

# LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Marcel ALBERT

Des objections contre la langue internationale

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1923, tome 22, p. 101-105

© Abbaye de Saint-Maurice 2011

## Des objections contre la langue internationale

La langue internationale a cessé d'appartenir au monde des chimères depuis le jour où elle est entrée dans la seconde phase de son évolution, phase, nous l'avons vu <sup>(1)</sup> commencée avec les langues artificielles à priori et mixtes dont le Volapük est le meilleur exemple. A partir de ce moment, le problème de la langue internationale se posait par rapport à la science du langage ; en se plaçant « sur un terrain plus réaliste, timidement encore avec le Volapük de Mgr Schleyer, plus nettement avec l'Espéranto du Dr Zamenhof, avec l'Universel du Dr Molenaar, et l'*Ido* de MM. de Beaufront et Couturat » <sup>(2)</sup>, il se prêtait aux critiques scientifiques des linguistes.

Ces critiques ne tardèrent pas à pleuvoir. Mais, chose curieuse, celles que nous entendons aujourd'hui ne font le plus souvent que rééditer les anciennes. <sup>(3)</sup>

Quelques-unes ne manquent pas de sérieux et sont vraiment embarrassantes avec tout l'appareil dont on les entoure. La mode étant de voir partout l'évolution et de tout mettre en doute à cause des lois de l'évolution, c'est de ce point de vue surtout que partent les attaques.

Un Albert Dauzat dira, par exemple :

« Dès qu'elle sera parlée couramment par un grand nombre d'individus, dès qu'elle cessera d'être l'organe

(1) Cf. les « Echos » de mai, juin, et juillet-août 1923.

(2) Albert Dauzat : Philosophie du langage, 1920, p. 45.

(3) Dauzat a dû puiser tout simplement ses arguments et ses exemples dans l'Hist. de la L. U., mais, bien entendu, il n'a pas donné les réponses de Couturat et Leau.

d'un groupe, la langue internationale artificielle subira fatalement la loi des évolutions divergentes, à laquelle elle sera d'autant plus exposée que son succès sera plus grand et en raison même de son extension. » <sup>(1)</sup>

Ferdinand de Saussure, dans son *Cours de Linguistique générale* (1916. p. 113) s'exprime à peu près de même : « Celui qui crée une langue, la tient en main tant qu'elle n'est pas en circulation ; mais dès l'instant qu'elle remplit sa mission et devient la chose de tout le monde, le contrôle échappe. L'Espéranto est un essai de ce genre ; s'il réussit, échappera-t-il à la loi fatale ? Passé le premier moment, la langue entrera très probablement dans sa vie sémiologique, elle se transmettra par des lois qui n'ont rien de commun avec celles de la création réfléchie et l'on ne pourra plus revenir en arrière. »

Voilà l'objection sous sa forme générale. On nous introduit aussitôt dans le détail en nous prédisant une fragmentation de la L. I. dans l'espace causée par la prononciation : « La langue internationale se heurte en effet, dès le début, à des différences de prononciations irréductibles et qui iront en s'accroissant à mesure que la langue se vulgarisera et s'étendra hors des milieux où la pratique des langues étrangères est répandue. Il suffit de rappeler l'exemple des langues mortes qui, comme le latin, ont acquis une certaine diffusion, limitée cependant à une élite : il s'est constitué sous l'influence des langues vivantes autant de types de prononciations différentes. *Cicero* est prononcé *Sisero* par les Français, *Tchitchero* par les Italiens, *Tsitsero* par les Allemands ; en Angleterre, l'écart est encore plus grand. » <sup>(2)</sup> —  
Ou bien, l'on apporte les difficultés causées par les

(1) Dauzat : op. cit. p. 49.

(2) Dauzat : op. cit. p. 50-51.

prononciations diverses d'une même langue vivante, comme le français ou l'anglais. <sup>(1)</sup>

Or, ni l'exemple des langues vivantes, ni celui des langues mortes ne prouvent quelque chose contre la L. I. Car, nous catholiques, ne sommes-nous pas témoins de la splendide unité qu'assurera au latin d'Eglise, l'initiative éclairée de nos souverains pontifes. La prononciation romaine servant de base, tous parleront bientôt un latin sensiblement identique. — Et, d'autre part, si les langues vivantes présentent de grosses difficultés, il serait intéressant d'en noter les causes. « La première est que la langue contient des sons spéciaux, inconnus aux autres peuples, et difficiles à prononcer pour eux ; la seconde, de beaucoup la plus importante est que la correspondance des sons aux lettres n'est pas constante et uniforme. Eh ! bien, ces deux causes perpétuelles d'erreurs sont évitées dans les meilleures langues artificielles : quoi d'étonnant dès lors à ce qu'on les prononce plus facilement et surtout plus correctement qu'aucune langue vivante... On comprend que des préceptes aussi simples et aussi réguliers réussissent à imposer une prononciation uniforme à tous les adeptes. » <sup>(2)</sup>

Il nous est donc permis de conclure : l'unité, dans l'espace, de la langue internationale est assurée. La preuve expérimentale de cette assertion est facile à donner par l'espéranto et l'ido. « La possibilité d'instituer une langue artificielle aisée à apprendre et le fait que cette langue est utilisable ont été démontrés par la pratique. TOUTE DISCUSSION THEORIQUE EST VAINNE : l'espéranto a fonctionné. » <sup>(3)</sup>

(1) Cf. Hist. de la L. V. p. 560.

(2) Hist. de la L. V. p. 561.

(3) A. Meillet : les Langues dans l'Europe nouvelle, 1918. p. 321. — C'est nous qui soulignons.

Quelle sera l'unité, dans le temps, de la L. I. ? Voici ce que disait naguère, à ce sujet, M. de Beaufront, dans son ancienne revue de propagande l'« Espérantiste » de juin 1906, qu'il a eu l'amabilité de nous communiquer. (Nous remplaçons, cela va de soi, *Espéranto* par *Ido*)...

« La logique ne permet d'appliquer à deux choses sur un point donné, une conclusion identique, qu'autant qu'elles sont à l'égard de ce point dans des conditions identiques ; or, il s'en faut de beaucoup que ce soit le cas, ici. Nos langues sont toutes compliquées et difficiles ; l'Ido, au contraire, est éminemment simple et facile. On ne peut donc se baser logiquement sur l'évolution des premières, pour prophétiser l'évolution de ce dernier. Les lois qui régissent le difficile et le compliqué ne sont nullement celles qui président au facile et au simple. L'histoire de nos langues naturelles ne peut donc éclairer d'une manière certaine. En face d'une chose qui ne s'est pas encore vue, il est illogique de demander des renseignements au passé. C'est le parti le plus sage pour s'épargner peut-être d'humiliants démentis. Dans l'Ido, la naissance, la constitution, les qualités, le but, l'usage diffèrent sensiblement de ce que nous avons vu dans nos langues. Et nous croirions logique de conclure d'elles à lui ! »

Albert Dauzat reconnaît la difficulté du problème : « La prudence est ici de rigueur ; en face d'un phénomène nouveau, la science doit observer une attitude expectante et dubitative, sans affirmation tranchante ».

Nous concédons volontiers que « la science du langage peut, grâce à sa connaissance des faits linguistiques et son expérience des évolutions passées, formuler des remarques et en déduire des possibilités », mais encore faut-il qu'elle tienne compte des caractères absolument nouveaux de la L. I. indiqués par L. de Beaufront et

surtout du fait que cette langue internationale n'est ni une langue *maternelle*, ni une langue *nationale*.

Les linguistes nous révèlent que l'indo-européen primitif est arrivé à un stade de différenciation considérable après bien des vicissitudes trop longues à traiter ici, et qu'à l'intérieur de chacune des branches de la famille indo-européenne l'évolution se poursuit encore. On s'appuie souvent sur cet exemple, le mieux connu, pour menacer la L. I. de dissolution plus ou moins rapide. C'est ce qui s'appelle jeter de la poudre aux yeux !

La dissolution de l'indo-européen s'est opérée lors de la migration des peuples. Chacun d'eux, en se séparant de ses frères, n'avait emporté du berceau commun que le fondement de sa langue future, à l'état embryonnaire pour ainsi dire. Quand plus tard, ils se fixèrent dans les contrées qu'ils avaient choisies, leurs langues s'éloignèrent du type primitif commun sous l'influence de ce fait qu'il n'y avait pas de rapports entre les tribus séparés, puis qu'on ne possédait pas alors les moyens de communications et de relations internationales dont nous disposons aujourd'hui et qu'on n'avait pas non plus la littérature, l'action du livre, pour maintenir l'unité de la langue.

(à suivre)

MARCEL ALBERT.